

La tournée dans  
les quartiers aisés.  
Les contraintes  
relationnelles des  
travailleurs informels  
récupérateurs de  
déchets recyclables

*Cet article s'intéresse aux récupérateurs informels de déchets à Istanbul, qui assurent quotidiennement la transformation du rebut à la ressource par leur travail de collecte et de tri des matériaux recyclables ainsi que la prise en charge des objets en fin de vie utilisés directement ou indirectement pour le soin de soi. Il vise à montrer les contraintes relationnelles dans l'activité de récupération à partir de l'analyse des interactions entre les travailleurs et les résidents de zone de collecte. La tournée réalisée dans les quartiers aisés nécessite de gérer la distance sociale et les situations conflictuelles avec les différents acteurs locaux. Elle constitue également une occasion de nouer des relations mixtes et d'obtenir certains avantages sociaux et matériels.*

À la différence des agents du service public ou privé chargés de l'élimination et de la valorisation des restes, tels que les éboueurs<sup>1</sup>, les ouvriers des centres de tri<sup>2</sup> et les agents d'entretien et de propreté<sup>3</sup>, les récupérateurs de déchets<sup>4</sup> se confrontent à la difficulté d'obtenir une reconnaissance sociale et institutionnelle ainsi que de légitimer leur place dans les espaces urbains du fait du caractère «informel» de leur activité. En Turquie, leur travail est officiellement interdit, mais officieusement toléré par les autorités publiques<sup>5</sup>. Or, bien qu'ils soient économiquement, socialement et symboliquement peu rémunérés, ces travailleurs des déchets<sup>6</sup> fournissent un service indispensable par le nettoyage de l'espace public, le ramassage des matériaux recyclables dans les ordures ménagères et, de ce fait, la prise en charge des objets en fin de vie utilisés pour le soin de soi. Ils participent quotidiennement au retournement de

valeur des matières déchues, du rebut à la ressource, pour assurer leur propre survie.

Le travail de collecte exige d'effectuer des tournées dans les quartiers habités par des classes moyennes et aisées, riches en matériaux recyclables du fait de leurs modes de consommation plus générateurs d'emballages que celles des ménages défavorisés. Les récupérateurs se trouvent contraints de fréquenter des espaces géographiques et sociaux différents des leurs. Alors que certains se montrent satisfaits de bénéficier d'une relative reconnaissance sur le plan symbolique dans les échanges avec les résidents, une partie de récupérateurs font face à l'expérience du mépris et du «manque de gratitude» de la part des résidents malgré l'importance de leur contribution à la propreté urbaine et au traitement des objets nécessaires au soin de soi.

Comment ces travailleurs perçoivent leur tournée dans les quartiers aisés ? Quel sens ils attribuent aux interactions avec les résidents appartenant à un univers social éloigné ? Quelles sont les logiques sociales et relationnelles qui participent à différencier leur rapport aux résidents et à l'espace de travail ?

Pour répondre à ces questions, le présent article propose d'analyser les relations sociales entre les producteurs des déchets et les travailleurs invisibilisés du secteur de la valorisation des restes en s'appuyant particulièrement sur les données recueillies dans le cadre de l'enquête de terrain réalisée auprès des récupérateurs roms à Istanbul. Après avoir situé les récupérateurs dans l'espace social et professionnel, il s'agira d'explicitier les caractéristiques des relations entre ce groupe de travailleurs et les résidents de la zone de ramassage.

<sup>1</sup> Bret Hugo, *Le bas de l'échelle ? Enquête sur la condition professionnelle et sociale des éboueurs et des balayeurs du secteur public en région parisienne*, Thèse de doctorat en sociologie, Université Paris Cité, 2020.

<sup>2</sup> Chay Claire et Thoemmes Jens, «Le tri sélectif des déchets : entre difficultés et potentialités d'une nouvelle profession industrielle», *SociologieS*, 2015, pp. 1-17.

<sup>3</sup> Benelli Natalie, *Nettoyouse : comment tenir le coup dans un sale boulot*, Zurich, Seismo, 2011 ; Reyssat François, *Domination et résistances au travail. Enquête sur l'expérience corporelle des ouvrières et ouvriers du nettoyage*, Thèse de doctorat en sociologie, Université Paris Diderot, 2015.

<sup>4</sup> Les récupérateurs de déchets collectent les matériaux recyclables (papiers, cartons, plastiques et métaux) dans les poubelles des quartiers aisés à l'aide d'un diable afin de les revendre à un dépôt de grossiste. Ce dernier revend les déchets à son tour à un plus grand dépôt équipé d'une machine à presse qui les transporte ensuite vers l'usine de recyclage.

<sup>5</sup> Dans le cadre des exigences de la candidature à l'adhésion à l'UE, la Turquie commence à adopter les normes relatives à l'environnement et à la gestion des déchets en privilégiant la valorisation et le recyclage depuis 2004. Une série de règlements est appliquée en 2016 pour interdire officiellement la récupération informelle.

<sup>6</sup> Corteel Delphine et Le Lay Stéphane (dir.), *Les travailleurs des déchets*, Toulouse, ERES, 2011.

Cet article repose sur une enquête ethnographique menée auprès des différents acteurs de l'industrie du recyclage à Istanbul, en décembre 2018 et entre mai et septembre 2019, dans le cadre d'une recherche doctorale<sup>7</sup>. Elle visait à analyser les conditions dans lesquelles la récupération de déchets recyclable apparaît et prend son essor en tant que secteur d'activité à part entière dans le contexte turc; les relations sociales et professionnelles entre les acteurs impliqués dans la production, la collecte, le tri, le transport et le traitement des déchets recyclables; les mécanismes sociaux qui participent à diversifier les perceptions et les pratiques de travail de différentes communautés de récupérateurs. Dans le cadre de cette étude, j'ai réalisé quarante-neuf entretiens semi-directifs avec les récupérateurs, principalement avec les Roms. Ces données ont été complétées par des entretiens conduits auprès des propriétaires de dépôt et des acteurs du milieu associatif. Des observations ont également été effectuées dans les situations de travail et les dépôts de grossiste ainsi qu'à un quartier rom placé dans la rive européenne du Bosphore et au centre de formation extrascolaire destiné aux enfants de ce quartier afin d'étudier les sphères du travail et du hors travail. Les quatre ans (2012–2016) passés dans un autre quartier rom en tant que résidente, les relations de voisinage entretenues lors de ce séjour avec les familles récupératrices ainsi que l'aide d'une association locale ont facilité à la fois l'ouverture d'un terrain difficile à accéder et la compréhension des règles d'acceptation dans la communauté étudiée.

### **Informalité : l'aspect structurant des conditions professionnelle et sociale**

L'informalité renvoie aux activités qui se développent en dehors des circuits d'échange réglementés et formalisés du point de vue administratif et social<sup>8</sup>. Échappant à certains cadres normatifs et fiscaux, ces activités limitent l'accès des travailleurs aux droits sociaux et collectifs<sup>9</sup>. Du

<sup>7</sup>Balci Irem Nihan, *La dignité du sale boulot. Ethnisation, relations de travail et quotidien des récupérateurs informels de déchets à Istanbul*, Thèse de doctorat en sociologie, ENS de Lyon, 2022. M

<sup>8</sup>Bouquin Stephen et Georges Isabelle, «Formes et dynamiques du travail informel: une introduction au dossier», *Les Mondes du travail*, n° 9-10, 2011, pp. 17-26.

<sup>9</sup>Portes Alejandro and Schauffler Richard, «Competing perspectives on the Latin American informal sector», *Population and development review*, vol. 19, n° 1, 1993, pp. 33-60; Castells Manuel and Portes Alejandro, «World underneath: the origins, dynamics and effects of the informal economy», in Alejandro Portes, Manuel Castells and Lauren A. Benton, (éds.), *The Informal Economy: Studies in Advanced and Less Developed Countries*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1989, pp. 11-41.

point de vue social, ceux qui sont concernés par l'informalité «appartiennent en même temps à des groupes sociaux subalternes»<sup>10</sup>.

Les particularités des conditions d'exercice telles que la pénibilité physique, l'absence des normes de sécurité, la faiblesse des barrières à l'entrée de l'activité, l'absence de rémunération stable et légale ouvrant aux droits sociaux, la faible division du travail et le recours fréquent à la main-d'oeuvre familiale et communautaire permettent aisément de catégoriser la récupération de déchets comme «travail informel»<sup>11</sup>.

Situés en bas de la hiérarchie interne du secteur de la valorisation des restes, ces travailleurs constituent une main-d'oeuvre indispensable à l'industrie de recyclage en lui fournissant une partie importante de ses «matières premières secondaires». Ils récupèrent environ de 30 % à 50 % des déchets recyclables du pays dont le reste est apporté par la collecte municipale et par l'importation<sup>12</sup> – ce qui révèle également le continuum<sup>13</sup> entre le circuit formel et le circuit informel pour ce secteur d'activité<sup>14</sup>.

<sup>10</sup>Bouquin Stephen et Georges Isabelle, «Formes et dynamiques du travail informel: une introduction au dossier», *op.cit.*, p. 23; Bouffartigue Paul et Busso Mariana, «Précarité, informalité: contradictions et réversibilités», in Paul Bouffartigue, Mariana Busso et Marcos Supervielle (dir.), *Travail, jeunesse et migrations: Regards croisés Europe-Amérique latine à l'heure de la mondialisation*, Paris, Éditions de l'IHEAL, 2016, pp. 25-45.

<sup>11</sup>Florin Bénédicte, «De l'indignité à l'indignation: petites luttes, résistances quotidiennes et tentatives de mobilisation des récupérateurs de déchets à Istanbul», *Cultures & Conflits*, n°101, 2016, pp. 99-119; Gorbán Débora, «Le cartoneo, une activité à la charnière des processus d'informalité et de formalisation», in Paul Bouffartigue, Mariana Busso et Marcos Supervielle (dir.), *Travail, jeunesse et migrations: Regards croisés Europe-Amérique latine à l'heure de la mondialisation*, Paris, Éditions de l'IHEAL, 2016, pp. 97 - 115.

<sup>12</sup>Balci Irem Nihan, *La dignité du sale boulot. Ethnisation, relations de travail et quotidien des récupérateurs informels de déchets à Istanbul. op.cit.*

<sup>13</sup>Florin Bénédicte, «De l'indignité à l'indignation: petites luttes, résistances quotidiennes et tentatives de mobilisation des récupérateurs de déchets à Istanbul», *op.cit.*; Gorbán Débora, «Le cartoneo, une activité à la charnière des processus d'informalité et de formalisation», *op.cit.*

<sup>14</sup>Malgré l'interdiction officielle, la pratique des récupérateurs est plus ou moins tolérée, selon la période et la zone de collecte, du fait de l'importance de leur contribution à l'industrie formelle du recyclage. Leur diable et leurs matériaux ramassés sont confisqués plus rarement quand ils travaillent loin de quartiers touristiques. Les décisions politiques mises en place pour réguler directement ou indirectement le marché intérieur des matières premières secondaires et contrôler les activités des populations migrantes impliquées dans la récupération participent aussi à façonner les marges des mesures répressives à leur égard.

Au sein du secteur de la valorisation des déchets, les récupérateurs sont chargés des tâches les plus ingrates et les moins rémunérées. Ils sont mis à l'épreuve de différentes formes de pénibilités et de contraintes telles que la manipulation de charges lourdes (de 100 à 200 kg avec le diable), les longues marches (de 5 km à 30 km par jour), des gestes répétitifs, les horaires de travail longs et décalés, l'environnement hostile (bruits, chaleur, intempérie, présence des agents microbiens et toxiques) et la précarité (revenu fluctuant journalièrement et saisonnièrement restant inférieur au salaire minimum). Ils sont souvent victimes d'accidents et de maladies liées à leur activité et sont exposés à la saleté de l'environnement du travail du fait de leur contact régulier avec les matières déchues.

La rudesse des conditions de travail a des effets irréversibles sur leur santé à court et à long terme: les troubles musculo-squelettiques (doigts, bras, genoux, chevilles, poignets, dos, épaules), les maladies infectieuses (hépatites, infection urinaire, etc.), les problèmes cardiovasculaires (varices), les maladies respiratoires (asthme, bronchite, pneumonie) et les troubles gastro-intestinaux<sup>15</sup>. Si les pénibilités laissent des traces similaires sur la santé d'autres travailleurs de déchets<sup>16</sup>, les récupérateurs demeurent plus exposés aux risques faute d'une formation professionnelle et des mesures (règlementations, équipements, vêtements) destinées à instaurer des normes de sécurité.

Pour ce secteur d'activité, l'informalité renvoie non seulement à une expérience commune de travail, mais aussi à une position sociale spécifique. Parmi ces travailleurs, on retrouve souvent les individus précaires et ethnicisés. Dans les caractéristiques sociales des récupérateurs d'Istanbul, il est possible d'observer une série de similarités, bien qu'une

<sup>15</sup> Gutberlet Jutta et Uddin Sayed M. N., «Household waste and health risks affecting waste pickers and the environment in low-and middle-income countries», *International journal of occupational and environmental health*, vol. 23, n° 4, 2017, pp. 299-310.

<sup>16</sup> Le Lay Stéphane, «Le corps des éboueurs au travail: de quel(s) extrême(s) parle-t-on?», *Champ psy*, n° 66, 2014, pp. 151-170; Michel Frédéric, «Quand tout un univers prend sens dans son rapport à la pénibilité de la tâche. Étude d'une entreprise privée d'éboueurs en Belgique», in Delphine Corteel et Stéphane Le Lay (dir.), *Les travailleurs des déchets*, Toulouse, Érès, 2011, pp. 169-190; Volkoff Serge, «Montrer» la pénibilité: le parcours professionnel des éboueurs», *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 163, n° 3, 2006, pp. 62-71.

grande variété se dessine dans leur parcours scolaire, professionnel et migratoire. Ce sont des travailleurs, principalement des hommes, issus des fractions vulnérables des milieux populaires urbains et ruraux. Pour la majorité d'entre eux, les emplois salariés sont inaccessibles du fait de la discrimination ethnique<sup>17</sup>, de l'irrégularité du séjour, du faible capital scolaire et de l'expérience carcérale. Les récupérateurs appartiennent souvent à des groupes ethniques en situation minorisée dans la société turque tels que les Roms, les Kurdes et les migrants sans papiers – dont la plupart sont Afghans. Avant de commencer à exercer l'activité de ramassage, ils ont occupé des métiers pénibles et faiblement rémunérés, généralement dans des secteurs dont l'économie repose en partie sur le travail informel (bâtiment, nettoyage de BTP, restauration, confection, textile, agriculture et élevage).

### Validation de la distance sociale: la tournée dans les «quartiers des riches»

Les récupérateurs réalisent leurs tournées dans les quartiers aisés pour accéder à des matériaux recyclables et interagissent avec des personnes de milieux différents. Les tournées effectuées révèlent les différences entre les espaces résidentiels ainsi que les modes de vie et de consommation entre les résidents et les récupérateurs.

Sans logement sur place, les récupérateurs issus de la migration<sup>18</sup> séjournent souvent dans les dépôts de grossiste installés dans un bâtiment squatté, dont les rez-de-chaussée servent à trier et à stocker les matériaux collectés et dont les étages sont utilisés comme dortoir. Les Roms, seul groupe autochtone qui bénéficie donc de logements, n'y sont pas hébergés. Les dépôts-dortoirs peuvent s'implanter dans des quartiers dégradés centraux comme dans les zones industrielles périphériques. Dans l'ensemble, les logements, qu'il s'agisse des dépôts ou des quartiers roms des centres-villes délabrés, sont peu équipés et en proximité physique avec les déchets.

<sup>17</sup> Lordoğlu Kuvvet et Aslan Mustafa, «Türkiye İşgücü Piyasalarında Etnik Bir Ayrımcılık Var mıdır?», *Çalışma ve Toplum*, vol. 33, n° 2, 2012, pp. 117-145

<sup>18</sup> Tous les groupes sauf les Roms tels que les Kurdes, les Afghans et les hommes originaires d'Anatolie centrale.

La zone de collecte des récupérateurs roms interviewés se démarque fortement de leur quartier résidentiel. Il s'agit des quartiers d'affaire et de commerce placés dans la sous-préfecture de Şişli, sur la rive européenne du Bosphore, marqués par la présence de gratte-ciels, de grands centres commerciaux, d'hôtels et occupés souvent par les classes moyennes et supérieures. Alors que leur espace d'habitation est constellé de petites maisons qui ressemblent à des bidonvilles – souvent dépourvues d'une deuxième pièce et d'équipements de base (machine à laver, frigidaire, plaque de cuisson, etc.) –, la zone de ramassage demeure densément bâtie et constituée des grands bâtiments. Ces contrastes entre l'espace résidentiel et les quartiers de récupération se révèlent pendant les tournées: «*[Les résidents de quartiers de collecte] nous regardent comme si on est trop différents d'eux. C'est gênant. [...] Franchement, qu'est-ce qu'ils ont comme qualité, nous, on n'en a pas, parce qu'ils habitent dans des belles maisons ?*». (Onur, récupérateur, Rom, 16 ans). Les tournées rappellent aux ramasseurs leur position subalterne: ils récupèrent les déchets dans des quartiers aisés auxquels ils ne peuvent jamais accéder en tant que locataires ou propriétaires.

L'abondance des déchets recyclables dans le sac poubelle illustre également la différence de modes de vie et de consommation. «*Tu ne peux rien trouver ici [dans notre quartier] à collecter. Il faut aller vers [leurs quartiers]. Ils boivent du coca, du jus d'orange, mangent des repas emportés. Tout ça, [est acheté] dans le carton, papier, plastique. Et puis, regarde dans nos poubelles, tu ne trouveras pas grande chose de pareil.*» (Selma, récupératrice, Rom, 37 ans). Selma ajoute par la suite qu'elle fait ses courses au jour le jour dans l'épicerie de son quartier et que leur ménage génère essentiellement des déchets organiques. Contrairement aux supermarchés dans lesquels les produits se vendent dans des emballages plastiques ou cartons, l'épicerie du quartier propose des petits sachets de 100 grammes ou de 200 grammes, recomposés à partir de grands paquets des nourritures telles que les pâtes, le riz, le boulgour, les lentilles, le sucre, le thé, le fromage, etc. Ce système, qui génère peu de déchets d'emballages volumineux, permet aux récupérateurs, d'une part, d'effectuer les achats plus facilement avec un revenu modeste et journalier, et d'autre part, de garder la nourriture fraîche en l'absence de frigidaire dans les logements.

Les frontières sociales se maintiennent également par des interactions directes avec les résidents de zone de collecte via certaines expressions verbales et gestuelles. Travailler dans «les quartiers des riches» renforce le risque de se confronter au stigmate de «sale boulot» et au mépris de classe: «*“Çöpçü”<sup>19</sup>, ils nous appellent. [...] À la fin de la journée nos fringues, nos mains sont souillées, naturellement. Certains font tout pour nous éviter dans la rue.*» (Feride, récupératrice, Rom, 27 ans). Au-delà des échanges directs, le sentiment d'infériorisation se nourrit aussi des regards et des gestes: «*Ils nous méprisent, ils nous prennent de haut, tu le sens. [...] Certains bouchent son nez, font la grimace quand ils passent à côté.*» (idem).

Par ailleurs, les résidents des zones de ramassage eux-mêmes font l'objet de jugements de valeur négatifs et de dénigrement à travers leurs déchets qui fournissent des informations intimes sur leurs propriétaires voire un «savoir coupable<sup>20</sup>» qu'Everett Hughes caractérise pour certaines professions, en particulier celle de concierge de Chicago. Chargé d'un travail physiquement sale et symboliquement dévalorisé, le concierge échoue souvent à gagner le respect des locataires<sup>21</sup>. Il peut en revanche exercer un ascendant moral grâce à l'information intime à laquelle lui permet d'accéder la fin de vie des objets de la vie privée qu'il manipule. À travers les déchets et les lettres jetées, le concierge est au courant des amours cachées comme des soucis financiers ou judiciaires des locataires<sup>22</sup>. Bien que ce pouvoir soit rarement utilisé contre les locataires, il reste toujours «mobilisable<sup>23</sup>». Surtout, il anime le concierge d'une forme de déontologie qui consiste à respecter la confidentialité de la connaissance qu'il peut acquérir dans les circonstances de son activité.

À l'instar des concierges, les ramasseurs ont accès à diverses informations sur le mode de consommation des habitants à travers leurs ordures ménagères. Les emballages portant la griffe de

<sup>19</sup> Çöpçü veut dire littéralement «ce qui s'occupe des déchets». C'est une manière de dire récupérateur ou éboueur, mais avec une connotation péjorative.

<sup>20</sup> Hughes Everett C., *The sociological eye*, New Jersey, Transaction Publishers, 1993

<sup>21</sup> Gold Ray, «Janitors versus tenants: a status-income dilemma», *American journal of sociology*, vol. 57, n°5, 1952, pp. 486-493.

<sup>22</sup> Hughes Everett C., *The sociological eye*, op.cit.

<sup>23</sup> Bryen Stéphanie, *Stigmate et métier: Une approche sociologique de la prostitution de rue*, Rennes, PUR, 1999.

marques connues, les objets ou les vêtements «tout neufs» trouvés dans la poubelle rappelle la différence de pouvoir d'achat et nourrissent un jugement moral: «les riches» gaspillent. Les résidents sont accusés de ne pas avoir suffisamment de gratitude et de reconnaissance pour tout ce qu'ils possèdent.

Toutefois, ce sont particulièrement les femmes issues des classes moyennes et aisées qui sont suspectées des achats excessifs et de gaspillage. Elles sont perçues comme principales responsables du destin des objets quand il s'agit de les jeter lorsque cela n'est pas nécessaire. Yakup (récupérateur, Rom, 43 ans) explique qu'il trouve souvent des ustensiles de cuisine et de vêtements peu usés à la poubelle: «On en trouve plein. Eux, ils sont riches. Madame ne met pas la même fringue deux fois de suite. Elle la met une fois, puis le lendemain elle la jette». La présence d'emballages pour des repas à emporter est interprétée comme un signe de désengagement des femmes résidant dans les quartiers de collecte d'une partie du travail domestique: «Elles ne cuisinent pas comme nous. Ces femmes ne cuisinent pas trop. Elles commandent ou mangent dans le restaurant. Et les hommes ne leurs disent rien !» (Selma, récupératrice, Rom, 37 ans). Selma donne ensuite l'exemple de ses activités dans une journée ordinaire, chargée du travail domestique et de la récupération, pour souligner qu'elle est capable de gérer la double journée du travail, alors que les femmes qui habitent dans les quartiers aisés ont le choix de se désister des tâches ménagères. Ce désengagement encourage, selon elle, la production des déchets recyclables du fait de la consommation de plats à emporter.

En plus de la collecte des matériaux recyclables, les Roms récupèrent divers biens et objets tels que vêtements, meubles, jouets, antiquités, smartphones, ordinateurs, consoles de jeux, etc. La pratique de la biffe permet de satisfaire les besoins par l'usage personnel ou par la revente sur des marchés aux puces dans un contexte de faibles ressources économiques. Les récupérateurs se réapproprient les objets du quotidien utilisés pour le soin de soi par les classes moyennes et aisées. Ils trouvent un nouvel usage à ces objets mis au rebut par les résidents. Dans le quartier rom, les meubles et les matériaux de construction sont souvent récupérés de la poubelle, tout comme les vêtements destinés à l'usage dans le travail et le hors travail. «Tous les

vêtements de mes enfants viennent de la poubelle, les miens aussi d'ailleurs. Franchement, je n'en achète quasiment jamais dans un magasin» (Ikbal, récupératrice, Rom, 23 ans). Même les vêtements des marques de «luxe» apparaissent souvent dans les conteneurs: «Je trouve, genre, des baskets Nike, des originaux... d'autres marques aussi, des trucs de luxe, des parfums, des produits de maquillage.» (Serap, récupératrice, Rom, 36 ans). À travers la réappropriation des objets en bon état trouvés à la poubelle, les récupérateurs mettent en valeur une qualité dont les résidents ne semblent pas faire preuve. Ils connaissent la valeur des objets, contrairement aux résidents qui «ont des moyens», mais qui «sont ingrats»: «je ne jette mes affaires que quand elles sont déchiquetées. [...] [En montrant les talons neufs qu'elle vient de trouver dans leur boîte originale] Regardes ! Ça ne se jette pas ça. C'est dommage...» (Selma, récupératrice, Rom, 37 ans).

La pratique de la biffe permet aussi de valoriser la compétence consistant à savoir évaluer la valeur marchande d'un objet et le réparer. Quand les objets trouvés ne sont pas directement réutilisables ou revendables en l'état, certains récupérateurs peuvent les réparer dans la limite de leur compétence. Contrairement à leur ancien détenteur qui les abandonne facilement sans faire recours au repérage, Galip (récupérateur, Rom, 42 ans) donne une deuxième vie aux objets déçus. Selon lui, il peut facilement estimer la valeur des objets «d'un seul regard». Il affiche une curiosité pour les «électroniques» et un goût pour réparer et bricoler<sup>24</sup>. En fonction de l'importance de la réparation, Galip sait «faire» et «défaire» les appareils électroniques. En sauvant les objets de leur déchéance par le bricolage et le repérage, il leur accorde une nouvelle chance alors que d'autres les ont considérés sans usage et sans valeur<sup>25</sup>.

Trouvant un téléphone portable pendant sa tournée, il en démonte les pièces une par une pour évaluer le coût et les opérations nécessaires pour le rendre à nouveau opérationnel. Décidant que le téléphone ne pourrait pas être sauvé, il commence

<sup>24</sup> Weber Florence, *Le travail à côté: ethnographie ouvrière*, Paris, EHESS, 2001.

<sup>25</sup> Le Lay Stéphane, «La place de la curiosité dans les pratiques de biffe des éboueurs de Paris», in Claudia Cirelli et Bénédicte Florin (dir.), *Sociétés urbaines et déchets: éclairages internationaux*, Tours, PUF, 2015, pp. 87-99.

à casser une partie des pièces à l'aide d'une pierre et l'autre partie avec une sorte de bâtonnet pour pouvoir séparer les éléments récupérables comme l'or et le plastique.

La tournée dans les quartiers aisés valide la distance sociale entre les producteurs des déchets et les récupérateurs et participe à renforcer les frontières sociales. Ces frontières ne résultent pas que de la seule action de ceux qui sont mieux placés dans l'espace social. Elles se construisent et se maintiennent mutuellement en fonction de la nature des interactions, de la manière dont les récupérateurs perçoivent leur propre position sociale et celle des résidents, mais aussi à travers les déchets et les objets collectés. Cependant, la tournée n'est pas toujours vécue comme une expérience de grande dissymétrie sociale. Le niveau d'intégration dans les relations localisées de la zone de collecte d'une part, et d'ancrage dans la sociabilité interne du quartier résidentiel de l'autre, façonnent fortement le rapport aux quartiers de collecte et à ses résidents.

### **Pluralité des scènes sociales: les interactions dans la zone de collecte**

Le travail de ramassage n'exige pas de développer des compétences relationnelles spécifiques ou prédéfinies comme dans les métiers de service<sup>26</sup>. Il nécessite toutefois de gérer des interactions dans l'espace public avec divers acteurs à la fois pour faire face aux situations conflictuelles et pour renforcer l'ancrage local dans la zone de collecte. Les récupérateurs travaillent dans la rue en présence des habitants du quartier, des passants, des commerçants et d'autres collègues. Les interactions imprévues nécessitent d'acquérir une habileté pour gérer les situations de coprésence avec un public divers dans des contextes marqués par la générosité, la bienveillance, la concurrence, l'hostilité ou l'indifférence.

Dans les situations de travail, les récupérateurs évitent tous les conflits. Les bonnes relations établies

avec les résidents les protègent d'abord du risque de plainte auprès de la municipalité. Leur activité de collecte est peu acceptée dans certains quartiers aisés. Il arrive parfois que les résidents appellent la police municipale pour porter plainte contre les récupérateurs notamment quand ils sont très nombreux dans une zone de collecte. Ils peuvent également être accusés de laisser les ordures à côté de poubelle ou dans la rue, de souiller les alentours du conteneur à force de déchirer les sacs plastiques pour fouiller rapidement les recyclables et voire parfois de vol de matériaux qui ne sont pas destinés à la poubelle. Certains ramasseurs roms laissent leur diable – encombrant dans les petites rues et peu pratique dans les montées – à un endroit précis pour continuer la collecte à l'aide d'un sac plastique. Ils peuvent également y entreposer plusieurs sacs provenant de leurs tournées successives en attendant que le propriétaire de dépôt vienne les chercher avec son camion en fin de journée. Notamment pendant l'été, cette pratique crée des tensions au motif que les sacs et les mauvaises odeurs qui s'en dégagent se répandent dans le quartier. Quand les résidents appellent la police municipale, celle-ci vient confisquer le diable et les matériaux collectés. Les relations d'interconnaissance jouent un rôle important pour que cette activité soit tolérée par les habitants voire défendue par les commerçants et les éboueurs qui interviennent parfois afin d'empêcher la confiscation.

Le risque de plainte nécessite également d'apprendre à être discret tout en travaillant dans les espaces publics. Les récupérateurs roms évitent d'être nombreux dans une zone et de parcourir le même coin à plusieurs. Les pauses communes sont organisées dans des endroits loin des immeubles pour être discret et peu visible, à savoir sur le trottoir, dans un parc ou un endroit caché par les arbres. Ces pauses de repos et de goûter effectuées avec les autres ramasseurs de la communauté permettent non seulement de récupérer physiquement, mais aussi de se mettre partiellement à l'abri des rapports sociaux inégalitaires. Les espaces dédiés aux pauses collectives constituent un lieu de refuge pour se protéger de l'expérience de domination dans les

<sup>26</sup> Arborio Anne-Marie, *Un personnel invisible. Les aides-soignantes à l'hôpital*, Paris, Économica, 2001; Barbier Pascal, *De «petits» employés d'un «grand» magasin: Enquête sur les employés de la vente au Bazar de l'Opéra*, Thèse de doctorat en sociologie, Université Paris Descartes, 2012.

<sup>27</sup> Kokoreff Michel, *La force des quartiers. De la délinquance à l'engagement politique*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2003; Schwartz Olivier, *Le monde privé des ouvriers: Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 1990.

quartiers aisés tout en permettant d'y créer un entre-soi populaire<sup>27</sup>.

Parmi les motifs de plainte formulés à leur rencontre, le vol d'objets et de matériaux oblige les récupérateurs à respecter certains rites. Un principe moral et professionnel est adopté pour empêcher la remise en question de l'honneur et de la « dignité des travailleurs<sup>28</sup> » : il faut récupérer uniquement ceux qui sont jetés et abandonnés par leur propriétaire. Si les matériaux dans le conteneur indiquent le statut de « déchet » pour son ancien détenteur, et celui de « ressource » et de « récupérable » pour les ramasseurs, les objets délaissés dans la rue et à proximité d'un bâtiment peuvent prêter à confusion. Notamment, quand il s'agit d'objets, de meubles et de métaux, qui ont une valeur supérieure à celle des déchets papiers et plastiques, les récupérateurs évitent de les prendre sans demander l'autorisation. Pendant sa tournée Filiz (récupératrice, Rom, 32 ans) trouve une vingtaine de pieds de lampadaire en métal laissée sur le trottoir entre un bâtiment et la poubelle. Elle va voir le magasin proche pour s'informer sur le propriétaire et savoir si elle pouvait se les approprier. Toutefois, le magasin est fermé. Nous discutons alors entre nous afin d'essayer de déterminer s'ils sont « récupérables » ou non. Filiz est gênée à l'idée de les prendre sans demander la permission, mais elle ne veut pas non plus rater l'occasion de finir la journée de travail avec un butin plus important. Elle décide d'attendre et continue la collecte sans s'éloigner trop. Au bout d'une dizaine de minutes, nous retournons au magasin, cette fois ouvert. Filiz demande si elle pouvait les récupérer et l'employé appelle son patron pour savoir s'il s'agit vraiment de déchets. Finalement, nous apprenons qu'ils ne sont pas à jeter. En continuant le parcours, Filiz ajoute que c'est dommage de ne pas avoir pu les récupérer, mais que c'est toujours mieux, dans l'incertitude, de demander avant de prendre. « C'est plus honnête » et ça évite aussi le risque d'être considérée comme une « voleuse ». Les valeurs telles que l'honnêteté, l'honneur et la respectabilité permettent de se protéger d'une assimilation à un statut « indigne »<sup>29</sup>.

<sup>28</sup> Lamont Michèle, *The dignity of working men: Morality and the boundaries of race, class and immigration*, Harvard University Press, 2000.

<sup>29</sup> Lamont Michèle, *The dignity of working men: Morality and the boundaries of race, class and immigration*, op.cit.; Erdoğan Necmi (éds.), *Yoksulluk Halleri: Tüüriye'de Kent Yoksulluğunun Toplumsal Göörünümleri*, İstanbul, İletişim Yayınları, 2007.

Par ailleurs, le rite peut être rompu par les résidents, bien qu'il soit respecté par les récupérateurs. Salih rappelle un échange hostile avec une résidente suite à sa demande d'autorisation pour récupérer un meuble : « J'ai vu une armoire à côté d'un immeuble. J'ai sonné pour demander si je peux la récupérer. Une dame a apparu dans la fenêtre. Elle m'a dit "Vas te faire foutre ! J'en ai marre de vous voir ici". J'ai dit "d'accord, désolé". J'ai baissé ma tête. Normalement, j'étais en train de partir. Elle n'a pas arrêté avec ses insultes. [...] Il y'en a qui nous trouvent sales, il y'en a qui nous respectent [...] il y'en a des pires, genre, qui parlent méchamment, qui insultent. » (Salih, récupérateur, Rom, 31 ans). Salih ajoute qu'il a appris de « ne pas se prendre la tête » avec les « types problématiques » : « de toute façon, on ne les croise pas tous les jours ! ».

À l'inverse, les retours positifs des habitants et des passants aident à confirmer la présence d'une certaine reconnaissance sociale : « Parfois, les gens viennent me voir pour dire "bravo", genre, pour dire que vous faites vraiment quelque chose de bien, vous nettoyez, vous recyclez. » (Baki, récupérateur, Rom, 41 ans). Les échanges gratifiants renforcent le sentiment d'« être utile » à la société et à l'environnement. « Une fois, un professeur m'a vu dans la rue, il m'a arrêté et dit "Je vous félicite. Vous avez une utilité pour ce pays autant que moi. Vous faites beaucoup de bien à ce pays grâce à votre contribution au recyclage". » (Kemal, récupérateur, Rom, 39 ans).

Les interactions bienveillantes en forme de remerciement donnent l'impression que l'effort et le « service » des récupérateurs sont appréciés. En revanche, l'absence de signes de gratitude de la part des résidents et leur faible engagement pour maintenir les espaces publics propres peuvent parfois être interprétés comme un manque de respect à leur égard. « [Les résidents] laissent leur ordure à côté [du conteneur], dans la rue. Ce n'est pas possible ! Jette ta poubelle dans le conteneur, ce n'est pas difficile. [...]. Moi franchement, je les prends et je jette dans le conteneur parce que je n'aime pas ça. [Les résidents] le savent bein, ils m'ont vu le faire plusieurs fois. Mais fais le toi-même ! Et d'ailleurs, ni un merci ni un mot, rien [de leur part]. » (Selma, récupératrice, Rom, 37 ans). Les récupérateurs affichent une sensibilité face aux comportements jugés irrespectueux. La réticence des habitants pour exprimer leur gratitude par une formule de politesse et leurs actes qui dégradent la propreté de la zone



de collecte participent à nourrir la perception d'«être à leur service<sup>30</sup>». Plutôt qu'un «acte choisi et valorisant<sup>31</sup>», celle-ci renvoie à une situation de subordination dans laquelle ils se confrontent aux contraintes relationnelles spécifiques aux métiers de service.

### *L'ancrage local*

La tournée constitue également une occasion de cultiver des relations interclasses<sup>32</sup>. Certains récupérateurs bénéficient d'un petit capital social local grâce à leur inscription dans des réseaux d'interconnaissance. Ceci se distingue d'un «capital d'autochtonie<sup>33</sup>» qui peut permettre d'obtenir certains signes de réussite et d'ascension sociale grâce à l'appartenance à des réseaux de relations localisées. Dans le cas des récupérateurs roms, il s'agit davantage de l'expression d'une reconnaissance sociale qui se manifeste par la neutralisation des rapports hiérarchiques et des stigmates dans les situations de coprésence et la priorité d'accès aux déchets recyclables et aux objets avant d'autres récupérateurs. C'est le cas de Yavuz (récupérateur, Rom, 52 ans), Filiz (récupératrice, Rom, 32 ans) et Nermin (vendeuse de pot de confiture et récupératrice, Rom, 48 ans) qui travaillent dans une zone précise depuis longtemps et qui font un effort particulier pour entretenir des bonnes relations avec les acteurs locaux.

Grâce à son ancrage local, Yavuz développe des relations «amicales» avec les résidents. Il affirme que certains l'appellent «*baba*» [papa] pour montrer leur affection et leur respect. Ils lui disent toujours «bonjour», «bon courage» et lui offrent le thé pendant sa pause. Sur le plan symbolique, les échanges bienveillants lui rappellent son insertion dans la zone de collecte : «*Tout le monde me connaît là-bas. C'est ma zone. Ça fait très longtemps que je récupère là-bas. Genre, les habitants, les commerçants, cinquante ou cent personnes me connaissent.*» (Yavuz, récupérateur, Rom, 52 ans). L'inscription dans la sociabilité locale lui

permet aussi d'obtenir un profit matériel à travers les dons de recyclables, d'objets et de nourriture. Par exemple, un commerçant qu'il connaît depuis des années met de côté ses déchets recyclables pour les donner uniquement à Yavuz.

Selon Filiz, «les quartiers gadjos» ont des caractéristiques différentes en matière d'accueil. Elle ajoute qu'elle ne se sent «pas très à l'aise» dans chaque quartier, mais qu'il y a des endroits agréables à travailler. Pour illustrer son propos, elle donne l'exemple de Beşiktaş, un quartier central sur le côté européen du Bosphore habité majoritairement par des étudiants. Lors de ses tournées, elle y développe un réseau local constitué de ses «copines étudiantes». Les jeunes universitaires qui la voient récupérer lui apportent des vêtements et des objets qu'elles n'utilisent plus. Leur relation dépasse un simple acte de don en évoluant, d'après elle, vers une «amitié». Filiz a des informations détaillées sur leurs études, leur famille et leurs histoires d'amour. Selon sa description, ces interactions sont loin d'être hiérarchiques.

L'ancrage local peut également être décisif à la fin de la vie professionnelle. Faute d'une possibilité d'accès au droit à la retraite, la vie active de ces travailleurs informels se termine par la reconversion vers un travail moins pénible (ouverture d'un dépôt de grossiste, vente des fleurs, vente de pot de confiture, etc.) ou par l'arrêt de travail lié à l'incapacité physique. L'inscription dans la sociabilité locale peut faciliter la reconversion professionnelle en fin de parcours. En raison de problèmes de santé, Nermin décide de quitter progressivement le métier de ramasseur. Après avoir alterné la vente des fleurs et la récupération pour un certain temps à Nişantaşı, un quartier aisé qui se situe dans la rive européenne du Bosphore, elle commence à y vendre des pots de confiture. Les liens amicaux noués avec les résidents lui ont permis de fidéliser sa clientèle et de se faire une place dans cette zone extrêmement compétitive pour tous types de petits métiers de rue. Nermin perçoit plutôt positivement les interactions avec ces personnes issues d'un univers social très éloigné du sien : «*Connaitre les gens, interagir, discuter avec des gens intéressants, c'est vraiment très bien. Même quelqu'un que tu n'as jamais vu de ta vie peut venir te parler sans hésiter. J'ai connu des gens sympas, gentils.*» (Nermin, vendeuse de pot de confiture et récupératrice, Rom, 48 ans).

<sup>30</sup> Jeantet Aurélie, «À votre service !» La relation de service comme rapport social», *Sociologie du travail*, vol. 45, n° 2, 2003, pp. 191-209.

<sup>31</sup> *Idem.*, p. 8.

<sup>32</sup> Bret Hugo, *Le bas de l'échelle ? Enquête sur la condition professionnelle et sociale des éboueurs et des balayeurs du secteur public en région parisienne*, op.cit.

<sup>33</sup> Retière Jean-Noël, *Identités ouvrières. Histoire sociale d'un fief ouvrier en Bretagne 1909-1990*, Paris, Harmattan, 1994.

Leur niveau d'insertion au sein des réseaux de voisinage du quartier résidentiel joue également un rôle important pour amener Yavuz, Filiz et Nermin à s'investir d'une manière persistante dans les relations sociales mixtes de la zone de collecte. Tous les trois affichent un regard distant voire dépréciatif à leur quartier résidentiel. Ils socialisent peu avec leurs voisins. Ils évitent les pauses collectives avec d'autres récupérateurs de leur communauté pendant le travail. Yavuz déclare qu'il ne voit pas d'intérêt de s'investir dans la sociabilité de rue fréquente et durable de son quartier, car il préfère passer le temps avec sa famille proche après une longue journée de travail. Filiz apprécie particulièrement la solitude pendant la récupération et les pauses. Selon elle, la tournée dans les « beaux quartiers » « tout calmes » lui permet de s'échapper du « bruit » et du « brouhaha » du quartier rom. Nermin maintient un discours de dévalorisation vis-à-vis de son quartier en mettant l'accent sur l'« insalubrité » des conditions physiques. Elle exprime son mécontentement de l'espace commun mal entretenu à cause du tri des matériaux dans la rue et des diables posés devant les maisons.

## Conclusion

Les récupérateurs de déchets contournent et transforment quotidiennement l'usage et le sens des objets mis en rebut par les résidents appartenant aux classes moyennes et aisées. Ils trouvent une nouvelle utilité aux déchets et aux objets abandonnés par leur ancien détenteur soit par la récupération, en leur collectant pour revendre dans l'objectif de tirer un revenu de survie, soit par la pratique de biffe, en leur réparant, réutilisant ou revendant dans les marchés aux puces. Par leur activité de collecte et d'enlèvement des matériaux recyclables, ils rendent possible aux résidents de prendre soin d'eux-mêmes et de vivre dans un environnement plus sain. Mais, ils ne sont pas toujours rémunérés à la juste valeur de leur service indispensable.

Ces récupérateurs, issus des catégories sociales invisibilisées, se confrontent aussi à des contraintes relationnelles spécifiques du fait d'exercer leur métier dans les quartiers aisés. La tournée engendre le risque d'occasionner une « plaie de distance sociale<sup>34</sup> » et l'expérience du mépris. Le contact physique avec les matières déchues et le sentiment d'indignité lié à la prise en charge des tâches

dévalorisées rendent difficile la réalisation du travail dans les espaces publics en présence des résidents. Toutefois, la tournée constitue aussi une occasion de renégocier les frontières sociales et d'établir des relations mixtes. Certains récupérateurs, notamment ceux qui s'intègrent plus rarement dans les réseaux de socialisation résidentielle et communautaire, affichent peu de réticences pour se familiariser avec des univers sociaux qui contrastent avec le leur. La familiarité avec le lieu de collecte et l'entretien des relations d'interconnaissance avec les acteurs locaux assurent l'ancrage tout en permettant aux récupérateurs d'obtenir certains avantages sociaux et matériels. Les relations entre les récupérateurs et les résidents ne sont donc pas univoques et unilatérales. Elles peuvent se développer positivement pour certains travailleurs ou, au moins, offrir des moments de suspension des jugements sociaux.

<sup>34</sup>Erdoğan Necmi, « Yok-sanma: Yoksunluk-Mâduniyet ve Fark Yaraları », in Necmi Erdoğan (éd.), *Yoksulluk Halleri: Türkiye'de Kent Yoksulluğunun Toplumsal Görünümleri*, op.cit., pp. 47-96.